

SESSION 2013

AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER

Section : PHILOSOPHIE

EXPLICATION DE TEXTE

Durée : 6 heures 30

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

Le candidat a le choix entre les deux textes suivants

TEXTE 1

Quand le père qui l'avait engendré constata que ce monde, qui est une représentation des dieux éternels, avait reçu le mouvement et qu'il était vivant, il se réjouit et, comme il était charmé, l'idée lui vint de le rendre encore plus semblable à son modèle. Comme, effectivement, ce modèle se trouve être un vivant éternel, le dieu entreprit de faire que notre univers aussi devînt finalement tel, dans la mesure du possible. Or, ce vivant, comme il était éternel, il n'était pas possible de l'adapter en tout point au vivant qui est engendré. Le démiurge a donc l'idée de fabriquer une image mobile de l'éternité ; et, tandis qu'il met le ciel en ordre, il fabrique, de l'éternité qui reste dans l'unité, une certaine image éternelle progressant suivant le nombre – cela que, précisément, nous nommons « temps ».

En effet, les jours, les nuits, les mois et les années n'existaient pas avant que le ciel fût né. C'est en même temps qu'il construisait le ciel, que le dieu s'arrangea pour qu'ils naquissent. Tout cela, ce sont des divisions du temps, et les expressions « il était », « il sera », ne sont que des modalités du temps qui sont advenues à l'être – et c'est évidemment sans y réfléchir et de façon impropre que nous les appliquons à la réalité qui est éternelle. Certes, nous disons qu'« elle était », qu'« elle est » et qu'« elle sera », mais, à parler vrai, seule l'expression « elle est » s'applique à la réalité qui est éternelle. En revanche, les expressions « il était » et « il sera », c'est à ce qui devient en progressant dans le temps qu'il sied de les appliquer, car ces deux expressions désignent des mouvements. Mais ce qui toujours reste dans le même état immuablement, il ne lui appartient pas de devenir plus jeune ou plus vieux avec le temps, ni d'être advenu à l'être dans le passé, ni d'advenir à l'être dans le présent, ni enfin d'y advenir dans l'avenir. Et, de façon générale, à ce qui toujours reste dans le même état immuablement n'appartient rien de tout ce que le devenir a attaché à ce qui est transmis par les sens, mais ce ne sont là que des modalités nées avec le temps qui imite l'éternité et qui se meut en cercle suivant le nombre. Et, en plus de celles qui viennent d'être mentionnées, nous utilisons des formules de ce genre : « le passé est le passé », « ce qui est en train de devenir est en train de devenir », ou encore « le futur est le futur », et aussi « le non-être est le non-être » – toutes formules qui ne présentent aucune exactitude. [...]

Le temps est donc né avec le ciel afin que, engendrés ensemble, ils soient dissous ensemble, si jamais ils doivent connaître la dissolution. En outre, le temps a été engendré sur le modèle de la nature éternelle, pour qu'il entretînt avec elle la ressemblance la plus grande possible. Effectivement, le modèle est quelque chose qui est de toute éternité, alors que le ciel, sans discontinuer, d'un bout à l'autre du temps tout entier, a été, est et sera.

PLATON, *Timée*, 37c-38c

(Traduction Pierre Brisson modifiée)

TEXTE 2

Le passé n'est donc pas passé, ni le futur futur. Il n'existe que lorsqu'une subjectivité vient briser la plénitude de l'être en soi, y dessiner une perspective, y introduire le non-être. Un passé et un avenir jaillissent quand je m'étends vers eux. Je ne suis pas pour moi-même à l'heure qu'il est, je suis aussi bien à la matinée de ce jour ou à la nuit qui va venir, et mon présent, c'est, si l'on veut, cet instant, mais c'est aussi bien ce jour, cette année, ma vie tout entière. Il n'est pas besoin d'une synthèse qui réunisse du dehors les *tempora* en un seul temps, parce que chacun des *tempora* comprenait déjà au-delà de lui-même la série ouverte des autres *tempora*, communiquait intérieurement avec eux, et que la « cohésion d'une vie » est donnée avec son *ek-stase*. Le passage du présent à un autre présent, je ne le pense pas, je n'en suis pas le spectateur, je l'effectue, je suis déjà au présent qui va venir comme mon geste est déjà à son but, je suis moi-même le temps, un temps qui « demeure » et ne « s'écoule » ni ne « change », comme Kant l'a dit dans quelques textes. Cette idée du temps qui se devance lui-même, le sens commun l'aperçoit à sa façon. Tout le monde parle *du* temps, et non pas comme le zoologiste parle du chien ou du cheval, au sens d'un nom collectif, mais au sens d'un nom propre. Quelquefois même, on le personnifie. Tout le monde pense qu'il y a là un seul être concret, tout entier présent en chacune de ses manifestations comme un homme est dans chacune de ses paroles. On dit qu'il y a un temps comme on dit qu'il y a un jet d'eau : l'eau change et le jet d'eau demeure parce que la forme se conserve ; la forme se conserve parce que chaque onde successive reprend les fonctions de la précédente : onde poussante par rapport à celle qu'elle poussait, elle devient à son tour onde poussée par rapport à une autre ; et cela même vient enfin de ce que, depuis la source jusqu'au jet, les ondes ne sont pas séparées : il n'y a qu'une seule poussée, une seule lacune dans le flux suffirait à rompre le jet. C'est ici que se justifie la métaphore de la rivière, non pas en tant que la rivière s'écoule, mais en tant qu'elle ne fait qu'un avec elle-même.

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception,
p. 481-482